



SciencesPo.

CERI
CNRS

L'islam des jeunes dans la vieille ville de Lahore.

Notes de terrain¹

Paul Rollier*

Andarun shahr (la ville intérieure) constitue le centre historique de Lahore, par opposition à l'extérieur (*behrun*), moderne et plus aisé, au delà des fortifications qui autrefois ceignaient cet ensemble compact d'habitations et de ruelles sinueuses. Cette ville dans la ville, pauvre et insalubre, compte plus de 250 000 habitants et un nombre croissant d'ateliers de fabrication de chaussures et de châles vers lesquels affluent des ouvriers venus des villes et des campagnes voisines. Les étroites ruelles encombrées, bordées d'échoppes et de cantines, sont autant un lieu d'échange et de passage qu'un espace de parole, d'observation et d'oisiveté. Contrairement au reste de Lahore dont ils fustigent l'impudeur et l'anonymat, les habitants de la ville intérieure mettent en avant la solidarité et la décence propres à l'environnement qui est le leur, lequel se résume généralement au quartier (*mohalla*) et à ses ruelles adjacentes. Ces venelles, traversées par le regard permanent des pairs, forment un espace essentiellement masculin où le jeu des cordialités courantes (*salaam du'a*) et des

¹ Cet article s'inscrit dans le cadre d'un travail ethnographique en cours sur l'islam et la vie quotidienne parmi les classes populaires à Lahore.

étiquettes qu'impose le statut de chacun se mêle à une camaraderie grivoise. Associé à une relative homogénéité de caste dans chaque *mohalla*, cet environnement assure ce que d'aucun qualifie comme une « unité de pensée », à l'inverse de la perfide « pensée double » imputée à l'extérieur modernisé. L'étroit agencement des habitations et la forte densité démographique induisent des modalités d'appartenances singulières, caractérisées par de puissants réseaux d'entraide à l'échelle du *mohalla*, mais aussi par des formes d'exclusions et de violences parfois radicales. Faute de contacts influents ou de l'argent nécessaire pour soudoyer un employeur, beaucoup de jeunes hommes se retrouvent désœuvrés, préférant la camaraderie du quartier, les petites affaires occasionnelles et le rêve d'un ailleurs occidental à la recherche d'un vrai travail. L'expérience urbaine est donc ici traversée par une géographie morale : pour ses habitants, l'environnement physique et social (*mahaul*) de la ville intérieure est jugé responsable de l'oisiveté et de la petite criminalité parmi les jeunes, cependant il s'offre aussi comme un rempart à la perversion et la malhonnêteté attribuées à la ville moderne, laquelle s'immisce dans les foyers par le biais de technologies difficilement contrôlables (DVD, chaînes câblées, téléphones portables).

LE PAYSAGE RELIGIEUX DE LA VILLE INTERIEURE : LE CAS DES CHIITES

Afin d'appréhender le paysage religieux de la ville intérieure, considérons le cas des chiites duodécimains (approximativement 25% de la population). La théologie et l'ensemble rituel propres à cette communauté se fondent sur la notion du deuil (*'azadari*) des membres de la maison du Prophète, dont ils se réclament les héritiers légitimes². La commémoration annuelle de la bataille de Karbala et du martyr de Hussain pendant le mois de Muharram

² Hussain, fils d'Ali, cousin et gendre du prophète Mahomet, fut tué par les forces du calife omeyyade Yazid à la bataille de Karbala en 680. Cette bataille renforcera le schisme entre les partisans du Califat et ceux de la descendance héréditaire de Mahomet à travers les imams.

est la manifestation religieuse la plus spectaculaire dans la ville intérieure, et constitue le « fait social total » propre à cette communauté. Les dix premiers jours du mois voient des dizaines de processions (*ziyarat*) suivies par une foule d'endeuillés sinuer jour et nuit à travers les ruelles (cf. annexe, photo n°2). Hommes, femmes et enfants se pressent sur son passage, cherchant à toucher ou embrasser l'objet de la procession³ afin d'en recevoir faveurs et bénédictions. Bien que démonstratives, l'affliction, les larmes et les flagellations qui accompagnent ces processions ne sont pas feintes. Les *nohe-khan* entonnent des poèmes élegiaques (*nohe*) alors que les flagellants (*matam-dar*) de tous âges, torses nus, se frappent la poitrine (*matam*) en rythme ou se flagellent afin d'éprouver la douleur endurée par les martyrs (cf. annexe, photo n°3). Dix jours durant, les chiites de la vieille ville s'efforcent d'interrompre toute activité profane pour prendre part aux processions, aux distributions de nourriture sanctifiée (*tabarruk*) et aux assemblées commémoratives (*majalis*), accumulant fatigue, douleur et faveurs tout au long de l'accomplissement de ce qui constitue pour eux un devoir.

Les processions majeures revêtent une importance particulière. La famille qui en organise une doit en effet être en possession d'un permis spécial, en vertu duquel une escorte policière en assurera la protection tout au long d'un itinéraire préétabli. Ces permis, attribués à quelques familles chiites à la fin du XIX^e siècle⁴, sont transmis de génération en génération. Le permis confère à ces familles prestige et notoriété et atteste de leur ancienneté dans le culte. Dans la ville intérieure, les violences à l'égard des chiites sont historiquement associées aux processions de *zuljina* (la monture de Hussain, cf. annexe, photo n°1) et au *matam* qui les accompagne. En fonction de la proportion de chiites qui y habitent ou de la présence d'une mosquée adverse, certaines ruelles sont considérées moins sûres que d'autres. Deux points en particulier s'avèrent litigieux. Le premier concerne

³ Il s'agit ici d'objets rituels (drapeau, balançoire, tabernacle, mausolée miniature) associés aux protagonistes de la bataille ou d'un cheval symbolisant la monture de Hussain (*zuljina*).

⁴ Cette pratique fut instituée par le *Police Act* de 1861. En 1947, la plupart des familles immigrées qui possédaient un permis en Inde eurent le droit de le conserver. Quelques nouveaux permis furent délivrés dans les années 1960.

les pancartes accrochées en travers des ruelles sur lesquelles figurent les noms des quatre premiers califes de l'islam, jugés illégitimes par les chiites à l'exception du dernier d'entre eux (Ali). Ces pancartes entravent rarement les processions mais en contraignant les fidèles à passer au-dessous, elles leur imposent de se soumettre à une autorité jugée inique. Le second différend porte sur l'*azan* – l'appel à la prière –, lorsque celui-ci retentit pendant une séance de *matam*. De nombreux chiites reprochent en effet aux sunnites un trop grand attachement aux signes extérieurs de la piété, tel que l'*azan* (mais aussi le port de la barbe, du pantalon retroussé ou d'une marque sur le front provoquée par le frottement contre le sol durant la prière), aux dépens de la piété du cœur. La préséance de l'*azan* sur le *matam* est, selon eux, indue, puisque ce n'est que grâce au martyr de Hussain que nous est parvenu l'islam, dont l'*azan* n'est qu'un attribut. Pour éviter les troubles, le *matam* est interrompu le temps de l'appel, mais la question n'en demeure pas moins un sujet de contentieux. Participer à une procession à travers les quartiers sunnites constitue ainsi une expérience politique de l'espace urbain que mes interlocuteurs expriment en termes de pouvoir et de devoir (*power aur haq*). Ces rituels figurent le combat primordial des forces du bien contre le mal⁵ et constituent le paradigme autour duquel tout un ensemble narratif, un réseau de sens et d'émotions se nouent en un point constitutif de l'identité collective chiite. Ce récit inlassablement répété échappe au temps de l'histoire pour s'inscrire annuellement à même les corps meurtris, à travers des rituels exprimant le sentiment d'une perte irréparable et d'une injustice incommensurable, adossés à une eschatologie singulière. C'est au regard de cette *Weltanschauung* qu'il faut comprendre la ferveur de ces processions et des flagellations, ainsi que le mépris des participants face au réel danger d'attentat qu'ils encourent.

⁵ Hussain et Yazid sont substantivés : on parle donc de *hussainiyat* (hussainté) et de *yazidiyat* (yazideté) pour élargir la nature de chacun à une condition d'ordre quasi cosmologique.

L'ISLAM, UNE AFFAIRE DE PAROLE

Au delà du seul milieu chiite, pour les jeunes musulmans que je fréquente, l'islam est avant tout une affaire de parole. On parle ainsi très souvent de théologie dans la rue, évoquant quelque événement de la vie du prophète autour d'un Coca cola ou d'un *paan* (chique composée de bétel, de tabac et de noix d'arec). L'islam parlé, ce champ de références narratives partagées, ponctue régulièrement les discussions et permet aussi bien de rehausser la crédibilité d'un dire que de jouer sur les prescriptions de statut social ou d'ironiser. Les débats de nature religieuse, voire métaphysique, de ces jeunes, rarement lettrés et souvent peu enclins aux injonctions formelles de l'islam, constituent une activité centrale de la vie quotidienne. Les joutes les plus poussées, stimulées par le haschich, ont lieu la nuit, dans une boutique, une fabrique ou dans un cimetière situé aux abords d'un sanctuaire. La réception d'un argument ou d'un point de philosophie repose souvent sur son caractère rationnel mais tient aussi à la puissance poétique qui s'y déploie. La qualité d'un dire tient autant à sa concision qu'à l'ampleur des images qu'il soulève, c'est à dire à son « poids ».

La répétition de certains faits majeurs de l'histoire islamique dans la vie de tous les jours, à la manière d'un mythe, permet également la perpétuelle réactualisation d'un certain idéal et son appropriation par chacun. Et c'est à cette aune que beaucoup jugent de la situation actuelle au Pakistan. Que nous discussions de corruption, de violence religieuse ou des talibans, mes interlocuteurs formulent fréquemment ces questions non en termes politiques, mais au regard d'une prétendue malhonnêteté généralisée (*be-iimaani*, ce qui sous-entend un manque de foi) et d'une imperfection du cœur humain exacerbée par un affaiblissement de la morale individuelle. Ces tares, qui affligeraient la nation dans son ensemble, sont systématiquement évaluées au regard de la perfection coranique et de l'idéal auquel chaque musulman du pays se devrait de tendre. Cette dépréciation de soi, conjuguée à l'idée d'un

complot international à l'encontre du Pakistan en raison même de cette haute aspiration, constituent quelques uns des termes les plus communs à travers lesquels les Lahoris de la ville intérieure conçoivent la crise que traverse actuellement le Pakistan.

Paul Rollier est doctorant en anthropologie à la School of Oriental and African Studies (SOAS) de Londres.

Annexe : photographies de processions chiites à Lahore



© Paul Rollier, 2009



© Paul Rollier, 2009



© Paul Rollier, 2009